
Problématique identitaire et bilinguisme dans les romans de Vassilis Alexakis

Vassiliki Lalagianni

L'Université de Péloponnèse

Olympia G. Antoniadou

L'Université Aristote de Thessaloniki

Tout exil consiste en un déplacement spatial mais aussi en un trajet ontologique qui permet de prendre conscience de soi, de s'enrichir, de se transformer. Cette trajectoire complexe se porte tantôt sur le côté négatif, celui de l'individu désemparé devant le gouffre qui sépare de façon irréductible les deux univers désormais présents en lui, tantôt sur le côté positif de l'individu qui découvre une autre culture, le Soi et l'Autre. Il s'agit là de l'enracinement de l'exilé dans l'écriture, par laquelle il retrouve des racines et les moyens de se forger une nouvelle identité. Par l'écriture, l'exilé se trouve ou se retrouve. Bien que cela semble contradictoire, Jacques Mounier s'interroge « pourquoi n'y aurait-il pas d'exils heureux, positifs ? À commencer sans doute par l'exil imaginaire, dans et par l'écriture, différent de l'exil vécu réellement » (1986 : 4).

Dans les romans de l'immigration, « le sens d'une identité attestée et vivace a été érodé par la *dislocation* résultant de la migration [...] ou détruit par un dénigrement culturel » quasi systématique (Ashcroft 9). Cette aliénation de l'image de soi peut conduire l'individu à une situation de crise pas seulement identitaire mais aussi ontologique. Entraînant une rupture avec son milieu et les modèles où l'individu a été socialisé, la migration constitue un état de déséquilibre, un changement « d'une telle importance qu'elle ne met pas seulement en évidence mais en péril l'identité », comme le soulignent Léon et Rebecca Grinberg (1986 : 42).

Des problématiques essentielles se référant au monde intérieur se posent au sein de la littérature migrante ou exilique, des

problématiques qui concernent les souvenirs d'enfance et de jeunesse, la transformation identitaire en situation d'expatriation, la distance entre le Soi et l'Autre, le va-et-vient continu entre deux cultures et deux langues. Qu'il s'agisse d'un exil forcé ou d'un départ librement choisi, les passeurs de frontières deviennent aussi des passeurs de langue; de nombreux événements, alors, contribuent à la transformation foncière du migrant, ainsi que l'exprime l'écrivain canadien Neil Bissoondath :

La migration – l'acte de partir et de s'établir ailleurs – crée en soi une expérience nouvelle, provoque en soi une transformation. On n'est tout simplement plus celui qu'on était auparavant. Croire qu'on n'a pas évolué, comme l'exige si souvent de nous le multiculturalisme officiel, c'est étouffer la personnalité, créer des stéréotypes, dépouiller l'individu de ce qui le rend unique : vous n'avez pas d'identité propre, seulement l'identité de votre groupe [...] « on ne s'intègre pas vraiment à une mosaïque. » (1995 : 221)

Écrire sur l'exil signifie surtout trouver une appartenance, un espace en dehors des frontières géographiques ou linguistiques. L'écriture est déplacement, elle « oblige à cerner sa fuite devant la souffrance, devant son exil multiforme, l'écriture [...] rapproche de [soi]-même et devient alors rapatriement, un rapatriement intime et intérieur » (Lequin, 1995 : 29). L'exil est déplacement tout comme l'écriture est mouvement. À ce sujet, Abla Farhoud affirme que « toute écriture est un trajet vers l'inconnu, donc toute vraie écriture est migrante » (2000 : 54), ce qui indique un constant va-et-vient d'un espace à l'autre, espace physique ou culturel, espace de croisement et de métissage entre identités différentes. L'écriture « traverse des frontières, fait dériver des continents, survole des territoires, ne cesse de partir, de migrer, de s'exiler » (Scarpetta, 1981 : 108).

Vassilis Alexakis, écrivain contemporain de la Diaspora hellénique, constitue sans doute un cas particulièrement significatif d'une littérature d'immigration fondée sur une situation d'exil et sur la construction identitaire qui vit, pense et écrit dans l'entre-deux. Si cet entre-deux reflète une multitude de contradictions, il reflète aussi une inépuisable richesse intérieure qui devient à son tour source de créativité d'une écriture nouvelle, d'une manière originale de transcrire le monde. Né à Athènes en 1943, Alexakis quitte le pays pour faire des études à Lille. Il regagne la France en 1967 après l'éclatement du coup d'état des Colonels en Grèce et y restera pour la vie, travaillant au début de sa carrière comme journaliste. Il devient très vite un romancier connu en

France, ayant reçu de nombreux prix littéraires³⁷. Vassilis Alexakis a publié des romans, des récits autobiographiques, des pièces de théâtre. En écrivant ses romans tantôt en grec tantôt en français et en s'auto-traduisant dans l'une ou dans l'autre langue, il incarne le type d'écrivain de « l'entre-deux » qui vit dans la situation d'« étrangéité » dont parle Nancy Huston (1986 : 35) et que décrit parfaitement Gilles Dupuis : « L'exil (intérieur et extérieur), le déracinement (voire le double déracinement), la perte de l'identité et de la mémoire individuelle et collective, une pratique culturelle et linguistique de métissage et d'hybridation ainsi qu'une poétique de l'autofiction constituent les traits formels plus souvent exploités par les écritures migrantes » (2005 : 117-19). Sa pratique du bilinguisme littéraire et de l'autotraduction font d'Alexakis ce que Robert Jouanny appelle « un écrivain hétéroglosse » (2000 : 89). Dans cet espace de l'entre-deux, l'écrivain « participe » à l'exil mais il effectue aussi un passage d'une langue à l'autre où il s'agit moins de faire le deuil de sa langue maternelle que de la faire résonner dans la langue française, la langue d'adoption, de lui donner un autre rythme ou même d'apprendre à écouter ses silences. L'exil hors langue et hors pays, malgré la douleur, devient alors lieu de création et d'affirmation. Huston parle de l'exil comme d'un moyen « de donner naissance à [soi]-même..., [de] se réinventer » (cité dans Raoul, 2001 : 446). Alexakis communique dans ses textes largement autofictifs ainsi que dans ses entretiens, son expérience de déracinement géographique et linguistique ; il analyse les effets de l'exil ainsi que ceux du bilinguisme qu'il entretient en traduisant ses propres romans. En 1982 son roman *Talgo*, écrit en grec, est traduit par lui-même en français et publié en même temps dans les deux pays. Mais c'est dans *Paris-Athènes*, un livre à mi-chemin entre le récit de vie et l'écriture de fiction qu'il explique la question du bilinguisme :

Je me suis rendu compte que j'avais pas mal oublié ma langue maternelle. Je cherchais souvent mes mots et, souvent, le premier mot qui me venait à l'esprit était français. Le génitif pluriel me posait de sérieux problèmes. Mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré la

³⁷ Il a publié, entre autres, les romans *Le Sandwich* (1974), *Les Girls du City-boum-boum* (1975), *Talgo* (1983), *Contrôle d'identité* (1985), *Paris-Athènes* (1989) *Le cœur de Marguerite* (1999), *La Langue maternelle* (1995, Prix Médicis), *Les Mots étrangers* (2002), *Je t'oublierai tous les jours*, (2005), *Après J.C.*, (2007, Grand Prix du roman de l'Académie Française).

mode d'emploi. Je me suis rendu compte aussi que la langue avait énormément changé depuis que je l'avais quittée, qu'elle s'était débarrassée de beaucoup de mots et avait créé d'innombrables nouveautés, surtout après la fin de la dictature. Il a donc fallu que je réapprenne, en quelque sorte, ma langue maternelle : ça n'a pas été facile, ça m'a pris des années, mais enfin, j'y suis arrivé. (1989 : 11-12)

Dans le pays d'accueil, les migrants découvrent différentes formes d'étrangeté³⁸ autour d'eux et en eux-mêmes. Le thème de l'étrangeté apparaît à différents niveaux et de diverses manières : traité comme hostilité xénophobe, il concerne les rapports sociaux des personnages dans le pays d'accueil ; traité comme aliénation psychique, il est examiné de façon psychologique. Le traitement du sentiment d'étrangeté semble associé à la présentation de quelques thèmes-clefs, tels le départ, le retour, l'absence et la mort (Antoniadou & Lalagianni 2007). Pour Alexakis, si, au départ, le « retour au pays natal » était une certitude, à partir des années quatre-vingts il ne semble plus trop savoir quel est son lieu d'appartenance : « [...] moi, je transporte le vide : je suis le chargé de mission du vide, l'ambassadeur du vide, l'envoyé spécial du vide : mon véritable pays est le vide », écrit-il dans *Talgo* (87-88). Une fois la prise de conscience de sa déculturation effectuée, il réalise qu'il n'est plus facile de quitter sa vie française pour revenir en Grèce : « J'ai envie de travailler en Grèce aussi, mais il est peut-être trop tard pour que je quitte la France » (1983 : 45). Et dans *Paris-Athènes* Alexakis avoue :

Je suis pour ma part mon propre sosie. Ma fatigue est peut-être due aux efforts que j'ai consentis depuis longtemps pour conquérir une nouvelle identité sans perdre l'ancienne. [...] Mes déplacements incessants m'ont empêché de m'habituer complètement aussi bien à Paris qu'à Athènes. [...] Je ne souhaite pas me fixer. (1989 : 212-13)

La littérature de la migration se présente souvent comme une « littérature de désappartenance ». D'après son livre *Talgo*, dont la première version fut écrite en grec, l'écrivain commence à se sentir, à se présenter comme n'étant ni Grec ni Français ou comme étant et Français et Grec à la fois. « [Talgo] m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace » (193), souligne l'écrivain, en se donnant une identité choisie et non subie. Et il ajoute dans un autre entretien : « J'appartiens à la Grèce, c'est ici que je suis allé à l'école, ici

³⁸ « Étrangement, l'étranger nous habite. Il est la face cachée de notre identité, l'espace qui ruine notre demeure, le temps où s'abîment l'entente et la sympathie » (Kristeva, 1988 : 9).

se trouvent tous mes souvenirs, ma langue, mes expériences. [...] Je ne suis pas un auteur français et je n'aurais pas pu être un auteur plus important si j'étais seulement resté en Grèce » (Antoniadou et Lalagianni 2007).

Dans ses récits autobiographiques, comme dans ses écrits romanesques, une grande partie du texte est dédiée à la question du choix de la langue ; l'auteur commente sans cesse la particularité linguistique de son œuvre soit qu'il s'agisse de l'autotraduction, du choix d'une langue étrangère comme langue de création ou du bilinguisme littéraire, soit qu'il s'agisse des problèmes d'identité provenant de cette particularité linguistique³⁹. « Au bout de treize années passées en France, au cours desquelles j'ai écrit presque exclusivement en français, j'ai éprouvé le besoin de renouer avec ma langue maternelle », écrit l'auteur dans *Talgo* (84). Dans *La Langue maternelle*, le bilinguisme trouve une motivation positive : il est l'affirmation de la réconciliation de l'auteur avec la Grèce, sa langue et sa culture. Robert Jouanny écrit à ce sujet :

Conscient d'avoir trouvé dans les deux langues une réponse à son attente, Alexakis refusera donc de se confiner dans le silence de la page blanche comme à la fin de *Paris-Athènes*, sans pour autant exprimer un choix définitif. Mieux, il refuse toute espèce de choix entre deux modes d'expression qui, tantôt l'un, tantôt l'autre, peuvent le satisfaire, à condition que lui-même conserve un contact intime, quasiment charnel, avec les mots de l'une et de l'autre langue et avec les réalités dont ces mots sont les véhicules. (2000 : 164)

L'errance de l'écrivain, à la fois réelle et métaphorique, lui a permis de se construire une espèce d'identité reconnue par ses lecteurs. L'exil devient alors un regard lucide sur soi-même, un parcours de redécouverte de soi qui, paradoxalement, oblige l'auteur à « transformer la souffrance de l'exil en créativité » (Stitou, 1997 : 228). C'est alors qu'écrire dans la langue de l'Autre devient un acte de réconciliation. Dominique Combe soutient, sous un angle psychanalytique, que l'appropriation de la langue étrangère s'apparente à une manifestation de pouvoir et que le détour par l'altérité préparerait un retour à soi-même :

³⁹ « Pour Alexakis [...] l'écriture se fait bigamie. Une bigamie harmonieuse, parce que l'écrivain sait qu'il doit bien répartir les tâches de chacune de ses épouses et de ses devoirs envers elles. Il écrit ses livres les plus intimes en grec et les plus drôles en français, 'parce qu'[il] a une certaine distance avec le français et que l'humour se nourrit de distance' », écrit Anna-Rosine Delbart (2005 : 39).

La violence de cette « volonté de puissance » qui anime l'écrivain n'est pas moins grande que celle qui lui donne la force de s'arracher à la culture maternelle. Sans doute est-elle conditionnée, cette fois, par le désir exogamique, la fascination érotique qui alimente les fantasmes de rapt et de viol. Le changement de langue n'obéit pas tant ici au désir de s'effacer derrière la langue de l'exil, de s'assimiler à elle, que de la soumettre, voire de l'assimiler. (1995 : 126)

L'assimilation d'une langue autre peut faciliter le retour à la langue maternelle. Julia Kristeva accorde à la langue française un pouvoir proprement démiurgique bien qu'elle mette en parallèle l'abandon de la langue maternelle et le matricide, le crime suprême, créateur de délices et d'un « deuil infini » (2000 : 69)⁴⁰. À son tour, Robert Jouanny note que « [l']écrivain qui adopte une langue étrangère, plus que tout autre, livre avec la langue un combat dont l'objectif est l'élucidation et l'expression de sa propre identité » (2000 : 100).

La notion d'appartenance est une fiction, un produit de l'imagination. Notre auteur en est persuadé. Il a le sentiment d'être étranger. Étranger par rapport à la société, par rapport aux goûts et aux habitudes des autres, par rapport à la vie. Peu lui importe de faire partie d'un groupe social, car il préfère être à soi-même. Il en ressort un « être » dont l'identification se lie davantage aux comportements des gens que l'on retrouve dans la vie quotidienne qu'aux caractéristiques particulières d'une ethnicité.

Son errance lui a permis de se construire une espèce d'identité reconnue par ses lecteurs. Son identité est celle d'un homme qui a le pouvoir de changer, de faire un incessant va-et-vient non seulement entre deux pays, deux cultures, deux langues mais aussi entre deux Moi qui cherchent à se définir, à se compléter et à cohabiter malgré leurs différences. (Antoniadou & Lalagianni, 2007)

Cette constatation est le résultat d'un long dialogue entre deux langues, deux mentalités, deux publics, deux moi enfin, c'est la conséquence d'une cohabitation du Soi avec l'Autre. Dans ce contexte de crise, Alexakis s'interroge sur ce qu'il est par rapport à son passé et par rapport à l'espace nouveau, qui diffère de celui du pays d'origine. Repérable à des degrés différents et sous des aspects diversifiés,

⁴⁰ De même pour Nancy Huston qui opère le rapprochement de la transgression linguistique et de l'effraction morale en évoquant notamment le « célèbre tabou de l'inceste » : « Serait-il légitime d'établir une relation entre l'interdit dans le langage et d'autres interdits, notamment le célèbre tabou de l'inceste? Ces questions, et d'autres encore, ont commencé à me hanter... » (1980 : 14).

s'engageant dans plusieurs directions, ce questionnement se trouve à l'origine de la quête identitaire des personnages qui découvrent différentes formes d'étrangeté autour d'eux et en eux-mêmes. L'exil devient un regard lucide sur soi-même, un parcours de redécouverte de soi qui, paradoxalement, oblige l'auteur « à vivre loin des autres, à l'écart de la majorité, mais aussi dans le rêve personnel », écrit Claude Drevet (1996 : 215).

Question multidimensionnelle et dynamique à travers laquelle s'exprime par excellence l'identité, le choix de la langue prend aussi une place importante dans ce phénomène de l'Autre ou de la double identité de l'écriture qui reflètent la situation de l'entre-deux. « L'entre-deux-langues est le partage même de la langue, dans sa dimension poétique, sa prétention au dialogue, son champ de miroirs où chacun s'identifie et se désidentifie ; recharge et décharge d'identité », souligne Daniel Sibony (1991 : 31-32). Le « polyglottisme », ce métissage linguistique, tend à incarner une écriture voulant traduire les réalités d'une identité contemporaine multiple et polymorphe. « Alexakis fait du français sa langue d'écriture ; il écrit d'abord en français avant de s'exprimer en grec ; ce qui le fait aussi éprouver des doutes à propos de son choix. » (Oktapoda et Lalagianni, 2005 : 113). Dans *Paris-Athènes*, l'écrivain déclare :

J'avais décidé d'assumer mes deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager ma vie entre Paris et Athènes. La vie solitaire me convenait pour cette raison supplémentaire qu'elle me permettait d'échapper à l'influence permanente du français. Je ne disais plus « bonjour » en me réveillant. C'était à moi de décider dans quelle langue je vivrais ma journée. (1989 : 195)

« L'acquisition d'une deuxième langue », écrit Nancy Huston, « annule le caractère naturel de la langue d'origine – et à partir de là, plus rien n'est donné d'office, ni dans l'une ni dans l'autre ; plus rien ne vous appartient d'origine, de droit, d'évidence. D'où une attention extrême portée aux mots individuels, aux tournures, aux *façons* de parler » (1999 : 43).

Les Mots étrangers est un roman qui réussit la prouesse d'être rêvé en grec, écrit en français et vécu en sango. Tandis que *Talgo* et *Paris-Athènes* tournent tantôt autour d'une symbiose heureuse de deux langues, tantôt autour d'un « matricide » associé à l'abandon de la langue maternelle, *Les Mots étrangers* ouvrent des voies vers la

connaissance d'une autre langue⁴¹, donc d'une nouvelle identité puisque, dans l'œuvre alexakienne, le parcours linguistique est intimement lié à l'itinéraire identitaire. Après la disparition de sa mère, triste et désabusé, de moins en moins grec mais, en même temps, si peu français, las d'être condamné au bilinguisme, prisonnier de cette alternative, Nikolaïdès éclate en sango, une langue qu'on parle en Centrafrique. Ce roman ouvre des voies vers la connaissance d'une autre langue. Enfermé dans son appartement parisien, Nikolaïdès, le personnage principal du roman, au lieu d'écrire le roman promis à son éditeur, apprend le sango, une langue qu'il juge inutile. Mais il comprend peu à peu qu'elle sert d'exutoire au chagrin inattendu causé par la perte de son père. On y assiste alors à un voyage de deuil, où Nikolaïdès, *alter ego* de Vassilis Alexakis, a la lubie d'apprendre cette langue africaine. S'absorber dans une telle tâche ressemble à une « cure de jouvence » et lui donne l'impression de repartir à zéro, d'être le prolongement du petit enfant qu'il était autrefois et qui, tout seul, a appris à lire en déchiffrant les pierres tombales du cimetière voisin de la maison familiale. En se lançant dans l'étude d'une langue africaine, Nikolaïdès revient à la vie et se recrée un avenir, oscillant entre une nostalgie étouffée et une vague gaieté. Arrivé à la maturité, après avoir longtemps vécu à cheval entre le grec, sa langue maternelle, et le français, langue adoptée, il finit par ajouter une troisième donnée à cet éprouvant exercice dichotomique, le sango, langue véhiculaire de la Centrafrique, qui « s'impose » à lui, presque à son insu. C'est par la mise à distance de deux langues qui habitent son imaginaire et son écriture et par la découverte d'un troisième espace linguistique, que Nikolaïdès peut trouver un autre moyen de dire la culpabilité linguistique qui le hante et d'aborder la douleur du deuil éprouvée par la mort de son père. Dans ce roman, « l'apprentissage de la troisième langue a incontestablement les mêmes effets qu'une thérapie puisqu'il aide le narrateur à faire le deuil du père mais aussi la paix avec ses interlocutrices privilégiées : la langue grecque et la langue française », écrit Marianne Halloran (2008 : 145).

« Ainsi ai-je appris le sango. Pour le récit. Pour les mots. Pour l'émerveillement de la découverte que j'avais vécue à mon arrivée en France », avoue l'écrivain (Savigneau, 2000). On voit bien que la nouvelle langue ouvre un autre espace de créativité, elle permet un

⁴¹ « J'apprendrai une langue africaine peu connue. [...] Par compassion pour les petites langues qui ont de plus en plus de mal à se faire entendre ? Le grec est aussi une langue menacée » écrit Alexakis dans *Les Mots Étrangers* (2002 : 12-13).

nouveau départ littéraire et identitaire, elle offre un autre pays à explorer. Selon Albert Memmi (1976), chacun garde en soi « une terre intérieure », enfouie dans la mémoire collective. L'identité de l'exilé et du migrant n'est pas construite uniquement avec des éléments du passé, elle n'est pas uniquement un héritage à conserver mais une situation à découvrir et à assumer (Talhahite-Moodley 2007).

Vassilis Alexakis écrivait déjà quelques années avant, dans son roman *Je t'oublierai tous les jours* : « Un troisième pays après la Grèce et la France, qui ne figure sur aucune carte, occupe désormais mon esprit » (2005 : 228). Et dans *Paris-Athènes* : « Il m'a semblé néanmoins que j'avais trouvé dans l'une comme dans l'autre les mots qui me convenaient, un territoire qui me ressemblait, une espèce de petite patrie bien personnelle ». (1989 : 13)⁴²

Suspendu entre deux pays, Alexakis cherche son troisième pays, un troisième espace situé en Afrique, dans un effort d'échapper aux contraintes d'appartenance et de territoire. « Le tiers-espace est une dimension qui s'ouvre au-delà des renversements qui s'opèrent entre deux pôles binaires qu'il comprend mais dépasse afin d'échapper à toute tautologie et fixité » (Manopoulos, 1996 : 86). Figure identitaire double, Alexakis a en effet délibérément décidé de s'installer dans le changement permanent, dans le déplacement linguistique (d'une langue à l'autre) et géographique (d'un pays à l'autre), et de ne pas se limiter à une langue ou à une identité fixe : « J'ai décidé de me reconnaître dans les deux langues, et cela veut dire qu'au fond, il n'y a jamais qu'une seule langue, celle de la littérature », souligne Alexakis (Guichard, 2007 : 257). » Les métissages », écrit Serge Gruzinski, (1999 : 316), « ne sont jamais une panacée, ils expriment des combats jamais gagnés et toujours recommencés. Mais ils fournissent le privilège d'appartenir à plusieurs mondes en une seule vie » (1999 : 316).

⁴² L'idée d'un troisième pays, d'une « petite patrie bien personnelle », court dans plusieurs textes migrants. « Je suis dans deux lieux sans pouvoir en apercevoir les frontières. Je dirai même que je suis dans un entre-deux. Un abîme invisible et insaisissable », souligne Waciny Laredj (Virolle, 2007 : 74) pour décrire son va-et-vient entre deux cultures. Dans ses romans, il rencontre son « troisième pays », intime et nomade, qui lui offre la sérénité : « Et c'est exactement ça mon troisième pays, juste au faubourg qui n'existe sur aucune carte géographique, se dissout dans la générosité des mots et des phrases, très coloré et sans frontières définitives puisqu'à chaque roman il prend une nouvelle forme. C'est un territoire très intime qu'on ne peut échanger avec d'autres et transportable comme une tente de nomade. Juste une *couverture* au moment des frayeurs et des grands froids. » (*Ibid.*)

Ouvrages cités

- ALEXAKIS, Vassilis. *Je t'oublierai tous les jours*. Paris : Stock, 2005.
- *Les Mots étrangers*. Paris : Stock, 2002.
- *Paris-Athènes*. Paris : Le Seuil, 1989.
- *Talgo*. Paris : Le Seuil, 1983.
- ANTONIADOU, Olympia et Vassiliki LALAGIANNI. « Entre deux cultures : questions d'identité(s) chez Vassilis Alexakis. » Actes du Colloque KCTOS « Savoir, créativité et transformation des sociétés ». [Vienne, 11/12/2007]. *Trans. Revue électronique des sciences culturelles*, no 17, Janvier 2010.
- ASHCROFT, B., Griffiths, G. et Tiffin, H. *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-Colonial Literature*. New York : Routledge, 2002.
- BISSOONDATH, Neil. *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*. Trad. de l'anglais par Jean Papineau, Montréal : Boréal-Liber, 1995.
- COMBE, Dominique. *Poétiques francophones*. Paris : Hachette, 1995.
- DELBART, Anne-Rosine. *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919-2000)*. Limoges : Pulim/collection « Francophonies », 2005.
- DREVET, Claude. « L'exil intérieur. » *L'exil*. Alain Niderst (éd.). Strasbourg : Klincksieck, 1996.
- DUPUIS, Gilles. « Littérature migrante. » *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*. Michel Beniamino et Lise Gauvin (dir.). Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2005. 117-20.
- FARHOUD, Abla. « Immigrant un jour, immigrant toujours ou comment décoller de l'étiquette. » *D'autres rêves. Les écritures migrantes au Québec*. Anne de Vaucher Gravili (dir.). Venise : Supernova, 2000. 45-58.
- GRINBERG, Léon et Rebecca. *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Lyon : Césura Lyon Éditions, 1986.
- GRUZINSKI, Serge. *La pensée métisse*. Paris : Fayard, 1999.

- GUICHARD, Thierry. « Athènes sur Seine. » *Le Matricule des anges* 85 (juillet-août 2007) : 14-17.
- HALLORAN, Marianne. « Vassilis Alexakis : exorciser l'exil. Déplacements autofictionnels, linguistiques et spatiaux. » Thèse de doctorat. Louisiana State University, 2008.
- HUSTON, Nancy et Leïla SEBBAR. *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil.* Paris : Barrault, 1986.
- , *Dire et interdire.* Paris : Payot, 1980.
- , *Nord perdu.* Arles : Actes Sud, 1999.
- JOUANNY, Robert. *Singularités francophones ou choisir d'écrire en français.* Paris : PUF, 2000.
- KRISTEVA, Julia. « E comme écrire en français » dans Bernard Cerquiglini et al., *Tu parles ! le français dans tous ses états.* Paris : Flammarion, 2000.
- , *Étrangers à nous-mêmes.* Paris : Gallimard, 1988.
- LEQUIN, Lucie. « D'exil et d'écriture. » *Le roman québécois au féminin.* Gabrielle Pascal (dir.). Montréal : Triptyque, 1995. 23-31.
- MANOPOULOS, Monique. « Safia ou le Neo-orientalisme tiers-espacial dans *Les A.N.I. du 'Tassili'* d'Akli Tadjer. » *L'écriture décentrée. La langue de l'Autre dans le roman contemporain.* Michel Laronde (dir.). Paris : L'Harmattan, 1996. 85-107.
- MEMMI, Albert. *La Terre intérieure.* Paris : Gallimard, 1976.
- MOUNIER, Jacques (éd.). *Exil et littérature.* Grenoble : E.L.L.U.G, 1986.
- OKTAPODA-LU, E. et Vassiliki LALAGIANNI. « Le véritable exil est toujours intérieur. Imaginaire et métissage chez les écrivains francophones grecs. » *French Forum* 30/3 (2005) : 111-39.
- RAOUL, Valérie. « L'autre langue fécondatrice : 'l'étrangéité' en soi dans *Instruments des ténèbres* de Nancy Huston et *Possessions* de Julia Kristeva. » *La Francophonie sans frontière. Une nouvelle cartographie de l'imaginaire au féminin.* Lucie Lequin et Catherine Mavrikakis (éds.). Paris : L'Harmattan, 2001. 445-54.
- SAVIGNEAU, Josyane. « L'enfance africaine de Vassilis Alexakis. » *Le Monde* 20 (septembre 2002).
- SCARPETTA, Guy. *Éloge au cosmopolitisme.* Paris : Grasset, 1981.
- SIBONY, Daniel. *Entre-deux, l'origine en partage.* Paris : Seuil, 1991.
- STITOU, Rajaa. « Universalité et singularité de l'exil. » *Les Sites de l'exil.* Olivier Douville (dir.). Paris : Harmattan, 1997. 13-20.

- TALAHITE-MOODLEY, Anissa (éd.). *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.
- VIROLLE, Marie. « Écrivains Algériens : Le troisième pays. » *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*. Anissa Talahite-Moodley (éd.). Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007. 57-103.